

Jean Drouin

# Le labyrinthe colombien



Les Éditions au Carré inc.  
Téléphone: 514-949-7368  
editeur@editionsaucarre.com www.editionsaucarre.com

Éditeur:  
JULIEN BÉLIVEAU  
Éditrice adjointe:  
ANDRÉE VILLEMAIRE  
Maquette de la couverture:  
MARTINE JOLY  
Mise en pages:  
ÉDISCRIPT ENR.



Les Éditions au Carré remercient  
le Conseil des arts du Canada et la  
Société de développement des en-  
treprises culturelles (SODEC) du  
soutien accordé à leur programme  
de publication.



Tous droits de traduction et d'adaptation réservés; toute reproduction  
d'un extrait quelconque de ce livre par quelque procédé que ce soit, et  
notamment par photocopie ou microfilm, est strictement interdite sans  
l'autorisation écrite de l'éditeur.

© Les Éditions au Carré inc., 2006  
pour l'édition française au Canada  
Dépôt légal:  
3<sup>e</sup> trimestre 2006  
ISBN 2-923335-09-0

DISTRIBUTION  
Prologue, Inc.  
1650, boul. Lionel-Bertrand  
Boisbriand (Québec) Canada J7H 1N7  
Téléphone: 1-800 363-2864  
Télécopieur: 1-800 361-8088  
prologue@prologue.ca  
www.prologue.ca



*Mes remerciements à Jocelyne pour son aide et sa patience.*





## Chapitre 1

### **Le 6 décembre 1994, Montréal, Canada**

— Un autre orage, annonça Cadieux.

Il gara la voiture de police dans le stationnement d'un restaurant Dunkin Donut. Vers l'ouest, une bande de nuages noirs obscurcissait l'horizon et se précipitait vers eux. Gris prit sa serviette et il suivit Cadieux dans le restaurant.

— Aujourd'hui, l'Université de Montréal a avisé ma fille que la Faculté de médecine acceptait sa demande, confia Cadieux sur un ton d'autosatisfaction.

Gris aurait préféré un autre sujet de discussion. Il retira de sa serviette le dossier Rocco.

— Interpol a lancé un mandat pour l'arrestation de Frank Rocco. Une affaire de stupéfiants en Italie. Le vieux Rocco ne veut pas que ses enfants suivent son exemple, mais son fils Frank, lui, ne l'écoute pas. En Italie, il aurait investi dans une livraison de stupéfiants destinée aux États-Unis. Nos services n'ont pas pu le pincer chez lui, mais un indic nous informe que Frank s'est réfugié à Senneville, chez son frère Tony. Soit que Frank cherche à gagner du temps pour que ses avocats puissent lui préparer une défense, soit qu'il se prépare à fuir le pays.

— Ont-ils des gardes du corps? demanda Cadieux.

— Je ne crois pas. Et probablement pas de bunker non plus, car les voisins s’y seraient opposés. On raconte que Tony, pour sa part, ne gère que les affaires légales de la famille. Il habite une maison assez huppée dans un quartier résidentiel clôturé. Il y aurait un service de gardiennage discret à l’entrée.

— As-tu appelé chez le frère, à Senneville ?

— Non, répondit Gris, Frank aurait une fois de plus déménagé.

À la sortie du restaurant, la voiture était couverte d’une fine couche de glace et on entendait, au loin, le bruit de la foudre. Cadieux démarra la voiture et actionna le système de chauffage pour déglacer le pare-brise; ils attendirent que la glace fonde. Gris alluma une cigarette.

— Interdit, l’avertit Cadieux avec un sourire.

Pour toute réponse, Gris lui souffla sa fumée au visage.

Senneville, située au nord-ouest de l’île de Montréal, était à une heure en voiture de Montréal. De grandes propriétés verdoyantes occupaient le bord du lac des Deux Montagnes. Les deux policiers trouvèrent facilement l’adresse recherchée. Effectivement, le projet domiciliaire où vivait Tony Rocco était sous la garde de deux vigiles qui surveillaient le chemin conduisant aux résidences.

Gris leur montra sa pièce d’identité.

— Je vous annonce ? demanda un des vigiles.

— Non, répondit Gris.

Le style architectural de la maison du frère de Frank s’inspirait à la fois de l’utilitarisme moderne et d’une touche de nostalgie de Naples. Un large mais court escalier de parade menait à une terrasse de marbre qui s’étalait sur la longueur de la façade de

l'édifice. Au centre de cette terrasse, deux fausses colonnes corinthiennes soutenaient le portique de l'entrée de la maison. De chaque côté du portique, deux grandes portes-fenêtres perçaient la façade de cette maison bourgeoise. Une haie de cèdres s'alignait le long de la façade. La maison occupait le centre d'une grande pelouse maintenant gelée et assortie de nappes de neige. Quelques statues blanches représentant des déesses inconnues parsemaient le parc. Gris songea que les voisins de Rocco auraient probablement préféré un style plus classique. Il remarqua aussi le grand nombre de projecteurs installés sur les bords de la corniche de la façade de la maison et dispersés sur le terrain.

Dès le portique, on pouvait entendre les basses d'une chaîne stéréo.

— Je crains que nous soyons des trouble-fête, jugea Cadieux avant d'appuyer sur la sonnette.

Le tintamarre cessa instantanément. Gris et Cadieux attendirent. La porte s'entrebâilla et une voix se fit entendre alors qu'on la refermait :

— *It's the fucking cops*<sup>1</sup>.

De toute évidence, le portier avait vu la voiture de police.

Puis la porte s'ouvrit sans ménagement. Un homme apparut tenant un pistolet automatique dans la main droite. C'était Frank Rocco. Ce n'est pas la vue du pistolet, mais les yeux vitrés et le visage contorsionné de Frank qui incitèrent Gris à dégainer son arme. Au même moment, Frank Rocco fit feu sur Cadieux et celui-ci s'écroula. Alors que Rocco se tournait vers Gris, ce dernier se jeta par derrière dans

1. Merde, c'est la police.

la haie. Rocco fit feu sur Gris, mais le rata. Gris était tombé sur le dos, presque adossé contre un cèdre. Il tenait toujours son pistolet. Dans la pénombre de la haie, Rocco voyait mal sa cible. Il tira à nouveau sans succès. S'étant déplacé, Rocco était maintenant nettement découpé par la lumière de l'intérieur de la maison. Gris tira et l'atteignit du premier coup. L'homme s'écroula.

Alors que le policier tentait de se relever, une autre balle lui siffla près de la tête. Il se laissa rouler sur le côté lorsque les projecteurs s'allumèrent. Seule une mince zone d'ombre à la base des cèdres le protégeait. Un visage et une main armée apparurent dans le cadrage. Gris tira sur lui. L'assaillant se jeta en arrière. Était-il atteint? On n'entendait plus aucun bruit. Lentement, Gris rampa le long de la haie, le pistolet toujours dirigé vers l'entrée. Il sentait la sueur lui couler sur le front. Devant lui, le corps de son collègue gisait. Il semblait ne plus respirer. Impossible de fuir ou de demander du renfort, car il serait alors un carton facile pour le tireur embusqué. Pas d'autre choix, il devait foncer.

Il se leva et enjamba le corps de Cadieux pour se plaquer contre la porte. Rien ne semblait bouger à l'intérieur. Il poussa la porte d'un coup de pied. Elle claqua contre le mur. Un corps était étendu de tout son long dans le corridor. Celui de Tony Rocco. La balle du policier l'avait atteint en plein front. Le corridor semblait vide. C'est à ce moment qu'il entendit des cris de femmes dans la maison. De la pièce d'où semblaient venir ces voix, une porte s'ouvrit brusquement et la silhouette d'un homme apparut, auréolée par la lumière émanant derrière lui. Un coup de feu retentit. La balle alla se loger au-



dessus de la tête de Gris. Il riposta à son tour et l'homme s'effondra.

Gris attendit un moment. Les femmes ne criaient plus. Il les entendait sangloter. Gris se glissa le long du mur du corridor, prêt à tirer. Il entra dans un grand vivoir et y trouva trois jeunes filles nues, essayant tant bien que mal de se cacher derrière un long canapé. L'une se tenait la main devant la bouche et semblait friser la crise d'hystérie.

— Calmez-vous, leur hurla-t-il, je suis de la police ! Y a-t-il d'autres personnes ici ?

— Il y a une gardienne et un bébé en haut, répliqua une des filles. On peut s'en aller ?

— Non, répondit Gris, vous restez ici, mais habillez-vous.

Gris appela la Sûreté du Québec.

Les policiers de la Sûreté et les ambulanciers arrivèrent vers vingt-deux heures à la maison de Senneville. Gris leur fit un compte rendu des événements et répondit aux questions des enquêteurs. Gris identifia deux des morts comme Frank et Tony Rocco. Un policier reconnut le troisième homme qui s'appelait Dominic Perri, un individu qu'on soupçonnait d'être un tueur à gages pour le compte du clan Rocco. Il était presque quatre heures du matin quand Gris revint finalement à son appartement.

Il aurait du mal à dormir, ça il le savait. Ce n'était pas la première fois dans sa carrière qu'il avait fait face au feu de criminels. Mais c'était la première fois que son partenaire restait sur le carreau.

« Mourir, pensa-t-il, aux mains d'un vulgaire petit criminel. Et dire que je serai blâmé pour m'être défendu. »

À la barre du jour, il décida de se lever et de se rendre au bureau, impatient d'affronter la situation. Il s'arrêta au dépanneur pour se procurer les journaux.

Quatre quotidiens sont publiés à Montréal. Le premier titrait: MASSACRE À SENNEVILLE; le deuxième: COW-BOY COP RAIDS HOME. FOUR DEAD<sup>2</sup>; le troisième: QUATRE MORTS DANS UNE PARTOUZE; le quatrième, plus tempéré, titrait: AFFRONTLEMENT MEURTRIER À SENNEVILLE.

La matinée ne serait pas facile; toutes les tribunes téléphoniques le crucifieraient. Il n'avait pas franchi la porte du quartier général qu'on l'informait que le directeur voulait le voir sur-le-champ. Formé sur le tas, ce dernier s'était élevé dans l'échelle hiérarchique grâce à sa discipline, son intelligence et son talent avec les journalistes. Gris s'avérait le plus compétent de ses officiers. Le directeur avait pour habitude de ne pas mettre des gants blancs.

— J'ai lu le compte rendu, dit-il. Quant à moi, si tout s'est passé comme tu le dis, je n'ai rien à te reprocher. Cependant, on doit tenir compte de la perception que le public, les médias et les groupes d'intérêts privés auront de cette affaire.

— Oui, je sais, répondit Gris.

— Déjà les médias se déchaînent. Il y aura enquête du comité de déontologie policière. La règle veut que le policier sur lequel on enquête soit affecté à un poste administratif, sans perte de salaire, jusqu'à la fin de l'enquête. Bonne chance.

Celle-ci dura deux mois. Les enquêteurs de la police interrogèrent Gris pendant deux semaines. Les équipes d'enquêteurs se renouvelaient souvent. Ceux-

---

2. Fusillade d'un policier flingueur, quatre morts.

ci tentaient de lui faire contredire son propre témoignage sur l'événement. Ils scrutaient sa déclaration et son comportement le soir de la fusillade.

Avait-il bu de l'alcool, ce soir-là? Les enquêteurs étaient au courant des problèmes graves de sa fille. Avait-elle fait une rechute? Ce genre de problème aurait fort bien pu obscurcir son jugement. Avait-il voulu venger Cadieux? Pourquoi ne pas avoir appelé pour demander du renfort? Il était connu pour son agressivité.

On passa au peigne fin tant sa déposition à la Sûreté que le résultat de l'interrogatoire des filles, utilisant tout l'arsenal des méthodes de la psychologie policière. On aurait pensé que c'était lui le criminel.

Alors que l'enquête ne finissait plus de finir, Gris lisait les journaux tous les jours, ce qui n'était pas habituel chez lui. Il nota qu'ils parlaient très peu de Cadieux, sauf le jour de son enterrement où la photographie du cercueil fit la première page. La veuve de Cadieux était d'origine italienne et la cérémonie religieuse eut lieu à l'église Saint-François du quartier italien. Les Italiens assistèrent nombreux à la cérémonie, mais aucune personne liée à la famille Rocco n'était présente aux funérailles.

Le journaliste d'un poste de télévision interviewa les trois filles retrouvées dans la maison de Senneville. Elles étaient filmées de dos. L'intervieweur taisait leurs noms, car elles étaient mineures. En bon journaliste, il essayait de leur faire dire ce qu'elles ne voulaient pas dire.

Après cette séquence, un représentant du Comité national pour les droits de la personne ajouta que son comité soumettrait au ministre de la Justice une recommandation qui obligerait les policiers munis

d'un mandat d'arrestation à prévenir un suspect avant de se présenter chez lui. Ceci afin d'éviter une autre « boucherie » comme celle de Senneville où la vie d'un jeune enfant et de trois femmes avait été mise en danger. Les journaux firent grand état de cette recommandation dont les tribunes téléphoniques ne manqueraient pas d'en faire leurs choux gras.

Après la diffusion des résultats de l'autopsie des trois personnes tuées par Gris, un psy à la mode parla de comportements agressifs et prévisibles de la part du policier, se gardant bien de mentionner la conclusion du médecin légiste voulant que l'état d'intoxication des trois victimes pouvait entraîner chez eux un état extrême d'agressivité. À son avis, il y avait eu provocation de la part des policiers.

Un journaliste rapportait une citation du vieux Rocco qui pleurait la mort violente de ses fils, assassinés de sang-froid. Il affirmait que Tony Rocco était reconnu par ses confrères comme un avocat intègre et qu'il n'avait même jamais eu de contravention pour infraction au code de la route. Rocco fit appel à toutes ses influences pour critiquer le comportement de la police dans l'affaire de Senneville, et ses avocats furent autorisés à présenter leur point de vue au comité de déontologie. Un avocat de la défense insinua même qu'un tireur d'élite comme Gris aurait pu (et dû) se contenter de blesser les victimes plutôt que de les tuer.

Puis, finalement, on avisa Gris que l'enquête était terminée.

Le lendemain, dès son arrivée au bureau, Gris trouva un message de son directeur. Celui-ci voulait le rencontrer. Gris s'attendait à ce que le directeur l'informe de la décision du comité avant qu'elle ne soit rendue officielle.

— Il est en conférence, lui dit la secrétaire, mais je vais l'informer que vous êtes ici.

Aussitôt que le directeur fut averti, il mit fin à sa réunion et invita Gris à entrer. Il demanda à la secrétaire de servir du café.

— Le comité a terminé l'enquête et soumis son rapport, déclara le directeur.

— Bonnes ou mauvaises nouvelles ? demanda Gris.

— Voici l'alternative. Même s'il reconnaît que tu étais en légitime défense, le comité critique la plupart de tes gestes, le soir de cette affaire. Pour caricaturer, certains milieux préfèrent la mort d'un policier à la mort d'un suspect. Et ceux-là sont bien représentés sur le comité. Leurs conclusions ne plairont ni à toi ni au public. Pour moi, un policier a été abattu et on a tenté de t'abattre. Tu t'es défendu. C'est une question de bons réflexes. Alors, de deux choses l'une : tu démissionnes sans pénalité concernant ta pension ou nous rendons public le rapport du comité. Par la suite, nous n'aurons probablement d'autre choix que de t'affecter à des tâches administratives jusqu'à la fin de ta carrière. Enfin, je dois te mentionner que j'ai dîné avec Saint-Germain, hier. Il se souvient de toi. Il aimerait bien t'avoir dans son équipe d'enquêteurs privés. Financièrement, tu ferais une sacrée bonne affaire, alors que si tu restes ici, les six prochains mois ne seront pas faciles. Et tu peux être sûr qu'on va ressortir l'épisode de la banque. Je suis autorisé à te remettre le rapport au complet, demain. Tu pourras le lire et prendre ta décision. Si tu restes, on le rendra public vendredi. Sinon, il restera sur les tablettes.

Le directeur faisait ici référence à un attentat contre une banque où des braqueurs avaient pris en

otages une vingtaine de clients et d'employés. Le service de Gris connaissait ces braqueurs, tous des drogués; Gris avait craint que tout délai à négocier n'amène un affrontement sanglant, car déjà un des otages avait réussi à prévenir la police que le comportement des braqueurs devenait de plus en plus agressif.

Il choisit d'attaquer les braqueurs avant que ceux-ci ne deviennent incontrôlables, abrutis par la drogue. L'attaque des policiers résulta dans la mort des trois braqueurs; trois policiers furent blessés dont Gris, et tous les otages s'en sortirent sains et saufs. Certains journaux critiquèrent la stratégie de Gris. Selon eux, plusieurs otages auraient pu être tués et le comportement de Gris avait été irresponsable.

Pour le policier, ceci représentait une profonde injustice. Lors d'une opération, son premier souci avait toujours été la protection de la vie de ses confrères. En accédant à un poste de commande, cette préoccupation l'affectait profondément. Cette véritable hantise avait fini par se refléter dans sa figure dont les traits durcis et le teint basané se fondaient désormais dans une grisaille lugubre. Ce qui lui avait valu, de la part de son équipe, le surnom de Gris. Comme il ne semblait pas s'en offusquer, le sobriquet lui avait collé à la peau.

Immédiatement après l'entrevue avec son commandant, Gris décida d'appeler Saint-Germain, de la Global Investigations & Security. Celui-ci invita Gris à le rencontrer dans un hôtel du centre-ville de Montréal.

— On peut se rencontrer vers vingt heures à l'hôtel, proposa Saint-Germain. Je vais réserver une table.

Ce grand hôtel international de la rue de la Montagne attirait une clientèle argentée et n'était pas dans les fréquentations habituelles du policier. Le maître d'hôtel guida Gris vers la table réservée. Gris le suivit; ils contournèrent le grand comptoir du bar. Trois femmes, superbes autant qu'élégantes, attablées près du comptoir, alléchaient la libido des clients par l'étalage d'une toilette haute couture semi-transparente. Les trois femmes regardèrent Gris dans les yeux avec un petit sourire lascif. Gris leur rendit l'ébauche d'un sourire. Il conclut que ces femmes devaient passer une partie de leur journée dans un gymnase et le reste, dans un salon de beauté.

Gris se commanda un whisky en attendant Saint-Germain. Fidèle à ses habitudes, il observa la clientèle. Gris avait lu un rapport de police concernant ce bar. Les hommes formaient la majorité des clients: hommes d'affaires, politiciens, avocats et même des juges. Ils annonçaient leur importance par leurs costumes et le coût de ce qu'ils consommaient. Saint-Germain arriva. Il s'attarda un moment pour saluer les trois femmes. On était en terrain de connaissance.

— Me voici, dit Saint-Germain en souriant. Alors, tu penses à changer de carrière?

Gris résuma sa situation. Dans l'esprit de Saint-Germain, il n'y avait jamais eu de doute: la conduite de Gris serait vivement blâmée par le rapport d'enquête, et la direction de la police n'aurait d'autre choix que de l'affecter à des tâches administratives, à tout le moins pour une période de quelques mois. Alors, si on lui offrait maintenant la retraite avec pleine pension, mieux valait probablement accepter l'offre de la Global. Après tout, la combinaison de la

pension et du salaire offert représenterait plus du double de ses émoluments présents.

— Il va de soi que si cette conclusion de l'enquête ne me plaît pas, comme mon directeur me l'a dit, j'accepterai votre offre.

— Tu seras toujours le bienvenu chez nous, lui répondit Saint-Germain, maintenant ou plus tard. Si le protocole policier évolue dans le sens que nous prévoyons, les policiers ne pourront plus arrêter un criminel sans qu'un avocat les accompagne. Je ne te vois pas travaillant dans ces conditions.

Saint-Germain devait partir et Gris décida de se rendre au bar réfléchir à cette offre.

Il était à peine assis qu'un homme prenait place sur le tabouret à côté de lui. Dans le revêtement en miroir à l'arrière du comptoir, Gris observait l'homme. Celui-ci commanda un vieux whisky. Son comportement et l'élégance de son costume éveillèrent chez Gris un souvenir. L'homme s'appelait Jackson. Dans quelle enquête avait-il bien pu faire sa connaissance ?

Il ne devait pas languir longtemps.

— Monsieur Gris, je crois que vous m'avez reconnu. Vous étiez le policier enquêteur dans l'histoire de cette femme qui m'avait invité à sa chambre, ici, dans cet hôtel, il y a deux ans. Elle m'avait accusé de lui avoir volé un collier de perles. Cependant, durant la semaine où elle avait occupé cette chambre, elle y avait invité plusieurs hommes. La cour a conclu à un non-lieu.

Il le dit avec un sourire et en tenant ses deux mains sur le comptoir.

— Est-ce que vous l'aviez volé ? demanda Gris.

— Oui, mais les perles étaient fausses. Je ne suis cependant pas ici pour vous parler de cela. J'ai un message pour vous de monsieur Rocco.



Imperceptiblement, Gris glissa sa main vers son arme. Jackson posa lentement ses deux mains autour de son verre comme s'il voulait réchauffer son whisky. Gris comprit le message et remit sa main sur le comptoir.

— Mon patron est très peiné par le décès de ses deux fils. Il leur avait interdit de se mêler aux rackets de la famille. Il regrette qu'ils n'aient pas suivi son conseil. Monsieur Rocco ne vous tient pas responsable de cette malheureuse affaire. D'autre part, il doit défendre l'honneur de sa famille. La campagne de presse est loin d'être finie et vos patrons n'auront finalement pas d'autre choix que de vous congédier. On vous suggère de quitter la police. Pensez-y bien. Bonsoir, monsieur.

Alors que Jackson s'en allait, Gris se souvint que cet homme, membre du groupe de Rocco, agissait souvent comme « ambassadeur » de Rocco auprès d'autres groupes afin de régler des conflits entre mafieux. Gris se mit à surveiller ses arrières, il ne faisait pas confiance à Rocco.

Le lendemain, Gris remettait sa démission et se joignait à la Global Investigations & Security.